

# **Répétition et dissémination : théorie de l'usage addictif**

Nicolas Floury

## Introduction

Alors « Répétition et dissémination », précisons-le d'emblée, mais c'est de la répétition et de la dissémination du *verbe* dont il va s'agir. C'est le verbe, on le verra, qui se *dissémine*, et précisément par le biais de la *répétition*. Telle est du moins l'idée principale que nous allons développer. Cela pourra d'ailleurs, du moins de prime abord, paraître un peu saugrenu, mais néanmoins, ce que nous voudrions développer ici, avec vous, pendant l'heure qui nous est impartie, est en effet l'idée suivante : nous voudrions considérer, qu'au fond, ce n'est pas tant nous qui utilisons le verbe – comme si nous l'avions à notre disposition pour communiquer – mais bien plutôt, tout au contraire, que c'est le verbe qui ne fait que se servir de nous. Autrement dit, c'est lui, le verbe, qui nous utilise, et non l'inverse. L'idée n'est pas nouvelle. Schelling, déjà, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, notait qu'« il n'y a pas une raison que nous posséderions, mais seulement une raison qui nous possède ». Puis, bien sûr, plus proche de nous, au siècle dernier, Heidegger, qui viendra nous dire que c'est la langue qui parle, pas nous. Son fameux « *Die Sprache spricht* ». Ou encore, un peu plus proche encore de nous, Lacan, qui dira qu'il n'est pas « poète mais poème ». Les exemples, on le voit, ne manquent pas.

La question principale est donc la suivante : pourquoi diable, si bien sûr tel est bien le cas, si c'est le verbe qui fait de nous sa proie, pourquoi diable ce dernier se servirait-il ainsi de nous ?

Eh bien notre thèse, vous l'aurez compris, sera celle-ci : si le verbe s'empare de nous, c'est précisément dans l'unique dessein, ni plus ni moins, que de parvenir à *se disséminer*. Autrement dit, telle est l'idée : le verbe ne ferait que nous utiliser pour se propager, tel un virus, et nous ne serions, de ce point de vue, que ses simples et temporaires hôtes. Il s'agira alors d'en déployer quelques conséquences, car prendre cela comme hypothèse, c'est-à-dire considérer que comme individu, comme sujet, nous ne serions que le véhicule du langage, et rien d'autre, cela n'est pas, vous vous en doutez bien, sans faire problème, ou en tout cas sans poser sérieusement question.

Revenons à notre titre : « Répétition et dissémination ». Nous aurions pu dire d'ailleurs « Répétition et dissémination du verbe », puisque c'est éminemment de

cela dont il va s'agir. Disséminer, qu'est-ce d'autre, si ce n'est éparpiller, répandre, semer, disperser ? Pour celui qui est parlant, pour l'être parlant, il y a d'emblée et nécessairement la présence d'une certaine dissémination du verbe. L'on assiste en effet, dès lors que l'on parle, à une indéniable effusion du verbe : ça ne cesse jamais, ça nous traverse tout le temps et de toute part. Pour s'en convaincre il suffit de faire ce simple constat : il est littéralement impossible, pour celui qui parle, de cesser de penser. Faites l'expérience, vous verrez, c'est littéralement impossible. Ou alors il faut parvenir à un niveau de méditation, qui demande une extraordinaire technicité, et qui n'est pas à la portée de tout le monde, loin s'en faut. Pour le commun des mortels, même quand on dort, ça pense. On peut sans peine parler d'un véritable et étourdissant *bruissement*, d'un ruissèlement permanent du verbe. Bien sûr il faudrait pouvoir entendre ici « le verbe » comme quelque chose de plus que des mots. Il peut s'agir d'images, de sons, de gestes. Il s'agit des signifiants, au sens large. Disons qu'il s'agit du verbe comme ce qui est susceptible de *faire sens*.

Alors est-ce uniquement simplement à permettre la dissémination du verbe, la diffusion du langage, que serviraient nos maigres et périssables corps ? C'est en tout cas une façon de voir tout à fait possible. C'est notre hypothèse. Ce que l'on veut, au fond, c'est simplement voir où une telle hypothèse peut nous mener, si du moins on la prend au sérieux.

Quoi qu'il en soit, tout le problème du verbe, du symbolique, si on se met à le penser comme une sorte d'entité autonome, qui serait indépendante comme telle, c'est que pour se disséminer eh bien il a absolument besoin d'un tiers. C'est ainsi une sorte de virus, qui, comme tel, ne peut se reproduire sans avoir infesté un organisme. Un jour viendra, peut-être, où il pourra s'agir pour le symbolique de venir se loger au sein de machines, et de s'y disséminer tout seul – c'est le rêve par exemple d'une firme comme Google. Mais pour lors c'est bien d'un *organisme vivant* dont le verbe a besoin. Et il semble bien, du moins jusqu'à maintenant, que ce soit le corps de l'être humain qui se soit révélé être l'hôte privilégié et exclusif du langage.

Ce qu'il faut bien avoir à l'esprit, quoi qu'il en soit, c'est que le Symbolique, comme tel, est purement et simplement immortel. Il est impérissable. La seule condition à cela – condition nécessaire mais suffisante – c'est qu'il lui faut pouvoir se disséminer. L'humain est ainsi précisément celui qui se trouve être, et littéralement, à la lettre, lettre par lettre, l'être parasité par le langage. C'est d'ailleurs parce qu'il y a le langage que l'homme peut se penser comme être. Le langage lui donne son identité, sa place. Nous le verrons, il fomenté même jusqu'à sa *destinée*. Car si nous sommes sujets, c'est sujet du langage. C'est d'ailleurs cela

l'inconscient, ni plus ni moins. Lacan, pour marquer la chose, parlait, à la fin de son enseignement, de *parlêtre*, afin de désigner ce mystérieux inconscient. Car ne l'oublions pas, il n'y a pas un inconscient *du* sujet, mais un sujet *de* l'inconscient. Ce qui veut simplement dire qu'il n'y a pas de petit homme dans l'homme, une entité cachée qui penserait et agirait en nous et à notre insu, « à l'insu de notre plein gré », mais qu'il existe tout bonnement des lois de la parole et du langage, qui nous préexistent, et qui nous déterminent inexorablement comme sujet. Être affublé d'un inconscient, c'est simplement être assujéti aux lois de la parole et du langage : à la grammaire, aux métaphores et autres métonymies. Le fond de l'affaire n'est alors autre que celui-ci : l'être humain, précisément parce qu'il parle, ne peut pas se réduire à n'être que son corps. Tout son problème est même qu'en aucun cas il *est* un corps, puisque bien plutôt il est celui qui *a* un corps. Il est, si l'on veut, à la fois un animal et un sujet. C'est là le nœud du problème : c'est même ce qui fait symptôme pour l'humanité depuis toujours. Autrement dit, dans notre hypothèse, tout part de ce constat, qu'il faut accepter comme une sorte d'axiome : l'être parlant est fondamentalement et irrémédiablement un être malade. Il est malade d'être parlant. Cela se vérifie tous les jours, n'est-ce pas ? Si on compare l'humain à l'animal il va de soi qu'il est totalement dénaturé, fondamentalement en inadéquation quant à son environnement naturel. Eh bien c'est précisément parce qu'il est totalement contaminé par un virus qui n'est autre que le verbe. Le verbe le dénature si l'on peut dire : il est même à la source de tout le lot de perversions qui fait le fond de l'humanité. Comme le disait là encore le tout dernier Lacan, de ce fait même : « tout le monde délire ». Se croire normal est peut-être d'ailleurs le plus grand des délires. Quoi qu'il en soit, autant le dire d'emblée, abandonnez toute espérance : lorsqu'on est devenu un être parlant, la maladie est incurable.

Notre dessein ici sera triple. De quoi va-t-il s'agir ? Il s'agira, premièrement, de montrer que si la dissémination du verbe est possible, c'est uniquement par la grâce – ou à cause de, tout dépendra du point de vue – de la *répétition*. C'est la répétition qui nous rend parlant, qui fait de nous les véhicules du langage. Nous verrons alors, deuxièmement, quels genres de ravages la répétition peut induire chez celui qui parle. La répétition, en effet, disons-le ainsi, rode toujours pour l'être parlant. Ce sont les concepts de « jouissance » et de « pulsion de mort » qui seront alors à interroger. Enfin, troisièmement, si le verbe peut s'avérer, du fait même de la répétition, un véritable toxique, il n'est tout de même pas sans vertu. Il permet, en effet, ni plus ni moins, que la *subjectivation*. C'est lui qui permet qu'un devenir-sujet se mette en branle. Il permet à l'artiste, par exemple, d'opérer une certaine subversion. Une subversion où il s'agit d'user du poison – le verbe-toxique – comme d'un remède – la fabrication d'un verbe-libératoire. L'artiste, et

ce sera notre conclusion, sera donc ici considéré comme celui qui voue sa vie, ni plus ni moins, à tenter de *subvertir la subjectivation*. Tout cela peut paraître un peu obscur dit ainsi, mais cela s'éclaircira, vous le verrez, au fil de notre propos.

Plus précisément, nous organiserons notre intervention de la manière suivante : nous établirons dans un premier temps le rôle central que joue la répétition lorsqu'il s'agit de l'immixtion du symbolique sur le biologique, lorsqu'il y a prise du verbe sur le corps, capture du sensible par le spirituel. Puis nous verrons que c'est ce rôle primordial de la répétition, précisément, qui fait que l'être parlant est le seul à pouvoir être la proie d'addictions diverses et variées. Ce que nous montrerons, c'est que si le verbe ne veut qu'une chose, se disséminer, il peut y avoir un refus de la part de l'hôte. Le corps peut tout à fait refuser le parasitage. Une certaine forme d'entrée en *toxicomanie* peut en effet être une telle tentative, une tentative de refus du verbe. L'enjeu, vous l'avez compris, n'est autre que de montrer que le verbe, s'il peut le meilleur, nous subjectivant, nous permettant d'advenir comme « sujet signifiant », comme un être capable de sublimations, peut aussi le pire : c'est-à-dire être des plus toxiques. Cela advient, cette toxicité, lorsque le verbe se met au service de la jouissance débridée et mortifère en quoi consiste la pulsion de mort. Cela veut dire que le symbolique, parfois, peut être à la source même de la mort de son hôte. Le verbe, pour survivre, pour se disséminer, n'hésitera pas à tuer l'organisme qui le porte.

Lorsqu'il s'agit du verbe, du symbolique, il y a ainsi à la fois la dimension de l'art, de la connaissance, de l'amour, de la politique, soit tout ce qui est du ressort de la sublimation, mais aussi, et en même temps, une possible dimension d'aliénation : cela lorsque ce dernier se fait simplement le porteur des semblants, de l'inauthentique, nous amputant, quoi qu'il en soit, d'une certaine vitalité des passions.

Commençons donc par établir en quoi, et surtout comment, le langage a tout particulièrement trait à la *répétition*.

## Langage et répétition

C'est la répétition qui permet la dissémination du verbe. Pour le meilleur comme pour le pire, avons-nous dit. En effet, l'être humain est d'une part celui qui est littéralement prisonnier du langage : ses perceptions, ses émotions, sont guidées, induites, totalement perverties par le langage. Rien n'est pour lui immédiat. Tout passe pour lui par la médiation des représentations. Le regard, par exemple, n'est-il pas comme tel plein de mots ? Faites l'expérience vous verrez. Regarder quelque chose cela appelle aussitôt sa mise en mot, et il est très difficile, peut-être même impossible, de faire autrement. Cette inéluctable médiation apporte néanmoins le meilleur. Tout simplement car sans elle nous serions confrontés à un réel totalement immonde et angoissant, et là il suffit de songer aux cauchemars pour s'en faire une mince idée. C'est le cauchemar, en effet, qui donne un tout petit aperçu de ce qu'est le Réel lorsqu'il n'y a plus de signifiants pour le recouvrir, pour lui donner sens. Il y a aussi, disons-le en passant, certains hallucinogènes qui en donne un aperçu, du Réel. Le « mauvais trip » sous lsd, par exemple, et pour ceux à qui ça parlerait, qu'est-ce d'autre qu'une rencontre avec le réel ? Le monde devient alors immonde, c'est l'expérience la plus commune.

Cette médiation par le langage conduit aussi au pire, car nous sommes alors, et de ce fait même, séparés à jamais de l'immédiateté et de la vitalité des passions. La vie « véritable », la vie biologique, la vie en prise directe avec le monde, la vie gouvernée par les seuls instincts, nous est en effet interdite à jamais, du simple fait que nous soyons traversés par le langage.

Triste condition humaine pouvons-nous dire : nous ne sommes ni totalement corps ni entièrement esprit. Pris entre la forme et la matière, entre le sensible et l'intelligible. Enfin, passons.

Ce qu'il faut déjà, dans un premier temps, c'est tenter de comprendre comment le langage parvient à s'emparer de nous. Comment, en effet, devient-on un être parlant ? Autant vous dire que ce n'est pas là une chose innée. Je fais là une parenthèse, mais à une époque pas si lointaine, où ce genre d'expériences était encore tout à fait possible, quelques personnes s'étaient mises en tête d'enfin connaître quelle était la langue de Dieu. Ils se dirent alors, ce qui n'était pas dénué

de finesse, qu'en prenant quelques nouveaux nés, en les privant tout simplement de tout contact avec quelque langue que ce soit, en subvenant simplement à leurs besoins pour la survie de leurs corps, eh bien, lorsqu'ils se mettraient à parler, ce serait nécessairement la langue de Dieu. Bon, je vous donne le résultat des expériences tout de suite : les enfants sont tous morts. Un enfant à qui vous ne donnez pas aussi comme nourriture, de la nourriture spirituelle, c'est-à-dire du langage, ne survit tout bonnement pas. Cela s'explique en ayant à l'esprit que, comme le disait Lacan, « l'essence de l'homme est sa relation à l'homme ». Ce qui veut dire que nous sommes des animaux sociaux, des animaux politiques, et qu'un homme, s'il n'est pas inclus dans une structure, s'il n'est pas intégré à la communauté de ses pairs, ne survit pas, il se laisse mourir, purement et simplement. Et intégrer quelqu'un dans une structure, qu'est-ce d'autre que de l'intégrer à un discours, c'est-à-dire le nourrir d'emblée de mots, parler de lui, pour que ça en vienne à parler en lui.

Alors si le langage s'empare de nous si aisément, c'est bien entendu parce que nous le fréquentons, parce que nous baignons dedans, et ce dès avant la naissance. Mais plus précisément, si le symbolique, la structure, le langage, ont prise sur nous, ce n'est autre que par la *répétition*. Le point originaire d'entrée dans le symbolique, pour un sujet, n'est autre, en effet, que la répétition d'un battement en éclipse d'une présence sur fond d'absence. Expliquons-nous.

Le minimum requis, pour qu'une structure consiste, et que l'on puisse en devenir sujet, c'est que l'on ait une différence entre au moins deux signifiants. C'est ce que nous aura appris Saussure en linguistique, et c'est ce qui aura fait le succès du structuralisme dans les années 60 en France. Il faut juste une paire, deux choses qui s'opposent, pour engendrer une structure. Ce qu'il faut – sans pouvoir entrer ici dans le détail –, ce qu'il faut, pour qu'une structure advienne et fonctionne, c'est qu'il y ait aussi au moins une *case vide*. L'image la plus triviale que l'on peut donner, pour faire métaphore, pour que ça parle à tout le monde, d'une structure, c'est le jeu du taquin. C'est une structure et elle peut opérer car il y a une case laissée vide, une case qui va permettre que les éléments puissent y bouger, dans une combinatoire d'ailleurs plus ou moins complexe, mais toujours calculable. Au passage, ce qui fait que nous ne pouvons pas nous réduire, comme esprit, à du symbolique, ce qui fait que la pensée excèdera toujours la raison, et même tout langage, c'est justement que nous ne nous réduisons pas à n'être comme sujet qu'une case vide d'une structure. Disons juste, que ce qui séparera toujours la machine, aussi complexe soit-elle, de celui qui parle, c'est justement que la machine ne peut rien dire de sa structure. Elle est, certes, et de plus en plus, une construction logico-mathématique hyper-complexe, mais elle ne dira jamais rien de sa structuration. Elle calcule sans pouvoir énoncer un *dire* sur son calcul.

Retenons juste, pour ce qui nous importe ici, que la pensée est toujours plus dense, plus complexe, que le symbolique. Ce qui se traduit en disant qu'en tant qu'individu, nous ne sommes pas une machine. C'est l'impasse du structuralisme. Le réel est, en effet, toujours beaucoup plus complexe que ce que l'on peut en dire. Si le symbolique, le langage, la structure, peuvent s'emparer de notre corps, nous ne nous réduisons absolument pas à eux. Comme le disait Lacan, nous ne sommes pas notre corps, nous avons un corps. Aussi, nous pouvons tout à fait faire en sorte de refuser la subjectivation, nous pouvons tout à fait tenter d'être un anti-sujet. On peut refuser de laisser notre corps à la disposition du langage. On peut militer contre le sujet, contre le langage. C'est même pour certains une véritable passion. Nous y reviendrons, mais c'est ce que font, par exemple, certes chacun à leur façon, et le toxicomane, et l'artiste.

Mais revenons à ce qui nous intéresse. Lorsqu'il s'agit de la prise de la structure – du symbolique, du langage – sur nos corps, celle-ci provient, originairement et originellement, d'une oscillation du sujet entre l'être et le non-être. Soit de la simple différence entre un signifiant et un autre qui s'alternent. C'est par là que le symbolique a prise sur nos corps. Et c'est pour cela que l'on est d'emblée dans la *répétition*. La répétition d'une présence/absence. La présence et l'absence, dans leur alternance, fondent la construction de toute la théorie freudienne de l'accession au langage – au passage cela fonde aussi toute la théorie des ensembles et donc toute la mathématique, puisque le zéro et le un s'engendrent eux aussi d'une répétition de présence/absence, et fondent alors toute l'arithmétique. Il s'agit originairement de présentifier l'absence sur fond de présence. Pour le langage, le paradigme est peut-être le fameux jeu de la bobine. Le petit fils de Freud accède aux symboles en lançant sa bobine tout en énonçant un « Fort/da ». Que l'on peut rendre par une sorte de « présent ! », « absent ! ». Le petit fils jouant ainsi des heures durant à essayer de devenir le maître de cette disparition/réapparition. Ce qu'il ne sait pas, ce naïf petit enfant, c'est qu'en jouant ainsi à faire apparaître la présence sur fond d'absence, il en vient peu à peu à être parasité par le langage. Il se fait sujet de la structure, sujet du signifiant. Il pensait devenir maître de la chose mais c'est la chose qui va s'emparer de lui.

Il y a ainsi toutes sortes d'exemples très concrets que l'on peut donner. Car nous sommes là après tout dans un empirisme, celui qu'a initié Hume. Nos représentations procèdent, dans cette vision des choses, uniquement de notre expérience. Rien d'inné dans tout cela. Quoi qu'il en soit, tous les exemples que nous allons vous donner montrent bien, vous allez vous en rendre compte, à quel point la *répétition* est à la source du *langage*. Ou, plus précisément, à quel point le *symbolique* a prise sur nous par la *répétition*.



Nous pouvons déjà regarder ce qu'il en est lorsque, pour une raison ou pour une autre, le langage ne parvient pas à avoir prise sur un corps. Lorsque quelque chose achoppe, que ça ne prend pas. Dans la sphère des psychoses infantiles, ou de l'autisme comme on dit aujourd'hui, on voit en effet sans peine que quelque chose de l'ordre de la répétition est resté comme en suspens. Les stéréotypies, les balancements corporels en rythme, qu'est-ce d'autre que d'incessantes *répétitions* ? Il en va de même pour tous les phénomènes d'écholalies, où l'enfant se fait caisse de résonance, et *répète* simplement les mots entendus sans pouvoir se les approprier. C'est comme si le symbolique avait tout de même mordu sur le biologique, mais pas suffisamment pour que le sujet puisse devenir pleinement sujet du langage. Peut-être même s'agit-il d'une décision de l'individu. L'enfant ne refuse-t-il pas ainsi, et d'entrée, d'être le jouet de la structure ? L'autiste ferait alors barrage au verbe, ni plus ni moins, en restant en-deçà du langage, en-deçà de toute signifiante. C'est en tout cas une hypothèse, une question que l'on est en droit de se poser. Même si cela va à l'encontre de la *doxa* actuelle, où il s'agit de rechercher des causes de l'autisme dans des dysfonctionnements principalement organiques.

Un autre exemple. Lorsqu'un sujet est cette fois déjà un être parlant mais pas encore tout à fait maître de la langue, n'assistons-nous pas là aussi à des phénomènes de répétition, et dans lesquels, soit dit en passant, nous ne pouvons pas ne pas voir une certaine jubilation ? Les enfants adorent en effet qu'on leur conte toujours la même histoire, à la virgule près. Ils demandent, sans jamais se lasser, à ce qu'on leur relise le même texte, encore et encore. Il peut, bien plus souvent, s'agir d'un dessin animé, regardé des milliers de fois, et provoquant toujours la même satisfaction chez l'enfant. C'est ici le fait de répéter qui compte, pas ce qui est répété. Et l'on peut voir à travers ces observations quelle emprise, emprise d'ailleurs un peu folle, la répétition a si facilement sur nous. La répétition, disons-le, exerce chez l'humain une véritable *fascination*. On peut presque parler d'envoutement, ou en tout cas d'aimantation, tant la répétition comme telle prend le pas sur ce qui est répété. Le langage, le symbolique, la structure – tout cela au fond est synonyme – font donc de nous leur sujet par la *répétition*. Il y a production du « sujet signifiant » par la répétition.

Comme le dit, et avec une très grande finesse, Didier Laroque : « l'humain préfère reconnaître que connaître ». Tout est là, en effet. Et c'est peut-être dans la musique que la chose est la plus manifeste, puisque la répétition du motif y est fondamentale. Si cette répétition y est si centrale, c'est afin que l'on puisse anticiper son retour, et en éprouver un véritable plaisir esthétique, une véritable jubilation.

Un autre exemple classique lorsqu'il s'agit de répétition, et qui montre à quel point nous sommes sujets à celle-ci, puisé cette fois-ci dans la clinique, n'est autre que le cas de la névrose d'échec. Un sujet va en effet faire en sorte de sans cesse échouer dans sa vie, toujours de la même manière : il rate ses examens, ses rencontres amoureuses se terminent mal, et toujours de la même désastreuse façon. Sans entrer dans le détail de l'étiologie, disons qu'il y a là chaque fois une force répétitive en jeu, et qui parvient à faire de notre histoire quelque chose de l'ordre d'une véritable *destinée*. La répétition foment notre destin, cela se vérifie tous les jours. Il y a le très beau livre de Kierkegaard sur la répétition que vous pouvez lire, c'est magnifiquement écrit et c'est probablement ce qui a été dit de plus profond sur le concept de répétition.

Dernier exemple, toujours puisé dans la clinique. Le retour totalement énigmatique de la scène traumatique après un événement où il y a eu effraction dans la psyché. Freud a mis du temps à comprendre pourquoi l'on répétait encore et encore, par le biais de souvenirs, d'images s'imposant malgré nous à la conscience, ou par le biais d'incessants cauchemars, la scène horrifiante, et qui replongeait chaque fois le sujet dans les affres. Il en est venu à considérer que la répétition de l'événement, aussi douloureuse soit-elle, était le seul moyen pour le sujet de lier l'événement, de le prendre dans les filets du symbolique et de l'imaginaire. Un traumatisme est quelque chose de l'ordre du réel qui a fait trou dans nos représentations habituelles du monde. L'affect qui l'accompagne est l'angoisse. Et c'est seulement en répétant, encore et encore, la vision du trauma que l'on peut parfois réussir à venir suturer ce dernier, en le phagocytant, le digérant plus au moins, pour lui redonner une place dans un ordre symbolique, et faire ainsi cesser quelque peu l'angoisse. On a là une vertu fondamentale de la répétition.

Vous le voyez ce ne sont pas les exemples qui manquent lorsqu'il s'agit de saisir à quel point nous sommes en prise avec la répétition. Si l'on devient la proie, le jouet, le sujet du langage, c'est, toujours, par la « grâce » de la répétition. Si le langage peut s'inoculer dans nos corps, se disséminer à travers lui, c'est en usant de notre drôle d'appétence pour la répétition. Ainsi, le lieu du symbolique, et il faut y prendre bien garde, ce n'est pas comme on pourrait le croire, l'esprit, mais bien le corps. C'est le corps qui est littéralement contaminé, parasité, par le symbolique. C'est ce que nous aura enseigné la psychanalyse. La lettre fait de nous les jouets d'un destin : elle foment nos symptômes, structure nos modes de jouir, se retrouve toujours au cœur même de nos plus intimes passions. La pulsion, qui plus est, pour celui qui parle, n'est rien d'autre qu'une affaire de grammaire.

Il s'agit toujours de voir, de se faire voir, d'aller se faire voir, de bouffer, de se faire bouffer, et j'en passe et des meilleurs.

La répétition nous rend parlant, mais elle est aussi, de ce fait même, tout à fait capable d'être à la source de bien des ravages. Nos corps, en effet, peuvent tout à fait en venir à se retrouver n'être que de simples supports permettant la seule *dissémination* du verbe. L'hôte peut parfois se retrouver donné en sacrifice pour le seul bien de son parasite. Le corps biologique peut en effet très bien ne pas survivre à une force trop vive de la répétition lorsque celle-ci se retrouve totalement débridée. C'est la pulsion de mort qui entre alors en jeu, sous les traits d'un automatisme de répétition dont nous allons parler. Retenons que lorsque la jouissance est trop forte, eh bien le corps cède : ce n'est, ni plus ni moins, que le trépas.

Aussi, ne perdons pas de vue que le Symbolique peut tout à fait être considéré comme une entité autonome. Et qu'à ce titre il peut très bien se passer de nous. C'est ce qui fait que certains individus vont tout faire, mais alors absolument tout faire, pour tenter de se débarrasser du parasite, pour se défaire, se désintoxiquer du verbe. Il existe en effet un usage tout à fait spécifique de la répétition, qui permet une « sortie » du verbe. Si la répétition nous a rendus parlant en nous inoculant le virus qu'est le verbe, eh bien peut-être qu'un usage de la répétition pourrait nous défaire de ce toxique fondamental : telle est l'idée. Et c'est le toxicomane qui, plus que tout autre, va tenter la chose. Pour lui, le verbe rend malade, le poison est clairement injecté par la répétition. Eh bien, par la répétition, se dit-il, peut-être est-il possible de s'extirper du verbe. En somme, il va s'agir d'user du poison comme d'un remède.

## L'usage addictif de la répétition : une tentative de sevrage

Le futur sujet toxicomane est celui qui, plus que tout autre, a une conscience aigüe de la dimension de semblant du verbe. Etre parlant c'est, en effet, être coupé du monde réel. La représentation vient faire écran entre ce que l'on perçoit et le réel. Pour celui qui parle plus d'accès authentique au réel possible. Ce dernier peut donc vouloir absolument se couper du verbe. Celui qui va devenir toxicomane ne supporte pas l'inauthenticité, la dimension de semblant propre au langage. Il a compris que la vérité a une structure de fiction, et que dès que nous sommes dans le langage nous sommes dans le mensonge. Pour des raisons chaque fois différentes, et qui lui appartiennent, une telle chose lui est strictement insupportable. Il va donc tout faire pour tenter de se défaire du verbe – disons que du verbe et de sa dimension inéluctable de semblant, il en aurait trop souffert.

Le futur toxicomane va comprendre assez vite, pris dans ce qui n'est alors qu'un début d'entrée dans une addiction, qu'il est tout à fait possible de basculer d'une répétition des jouissances, à la jouissance de la répétition. En effet la satisfaction ne pouvant s'éterniser, il n'y a d'autre issue que de sans cesse la *répéter*. C'est donc ce que fait le futur toxicomane, comme tout un chacun d'ailleurs. Mais ce qui va le caractériser lui, ce qui fait qu'il deviendra lui un addict, et ne sera plus un simple usager de drogues, c'est qu'il va, à force de répétition des jouissances, tomber dans la jouissance de la répétition. S'il y a jouissance de la répétition c'est que c'est la répétition qui jouit et non plus le sujet. Il y a même une éclipse totale du Sujet lorsque la répétition prend ainsi le contrôle d'un corps. Alors bien sûr il y a là un drôle de paradoxe, puisqu'il s'agit pour le toxicomane de se sevrer, de se sevrer du verbe, mais en s'intoxiquant. L'usage de toxiques va permettre, à force de répétition des consommations, de basculer vers une pure jouissance de la répétition. Ce n'est plus le produit consommé et la satisfaction qu'il apporte qui compte, c'est simplement de répéter les consommations. Ce qu'il faut donc déjà avoir à l'esprit c'est que le produit consommé n'a aucune espèce d'importance pour le toxicomane. Ce qui compte ce n'est pas la nature du produit, ni même la quantité ou sa fréquence d'absorption, ce qui compte c'est qu'il y ait un basculement de la répétition des consommations, d'une répétition des jouissances, à une pure *jouissance de la répétition*. Autrement dit, ce dont il s'agit, c'est de

bien percevoir que ce n'est pas la drogue consommée qui compte, c'est le geste. Comme pour l'enfant qui veut revoir sans cesse son dessin animé favori, ce n'est pas le contenu qui compte c'est la *répétition* pour elle-même.

La question est alors de savoir en quoi basculer d'une répétition des jouissances, à la jouissance de la répétition, va pouvoir venir aider en quoi que ce soit le toxicomane à se sevrer de ce qu'il considère lui comme le toxique fondamental. C'est-à-dire en quoi cela peut l'aider à se sevrer du verbe ? Qu'est-ce que se sevrer du verbe au fond ? Qu'est-ce d'autre si ce n'est parvenir littéralement à se désubjectiver ? Si le langage fait de nous son sujet, que nous lui sommes assujettis, eh bien, se défaire du langage reviendra à ne plus en être le sujet, et donc, en effet, à se désubjectiver. Ce que veut le toxicomane, plus que tout autre, c'est un retour au temps d'avant la représentation, c'est un retour à une origine perdue où le langage n'aurait pas rendu nos vies inauthentiques, nous coupant du réel et de la vitalité des passions. Ce que veut le toxicomane, c'est se couper du monde langagier, pour atteindre à davantage d'authenticité. Sachant pertinemment que comme sujet il n'est qu'une représentation, il va ainsi tout faire pour se couper de lui-même comme sujet. Il va user de la compulsion à la répétition pour se désubjectiver. Ce qu'il veut qu'est-ce d'autre si ce n'est redevenir un pur corps ? C'est à un retour à des sensations hors langage, hors représentations, qu'aspire initialement le futur toxicomane.

Revenons désormais à *l'usage addictif* que le toxicomane va faire de la répétition pour tenter de se sortir du verbe. Parler de « s'intoxiquer pour se désintoxiquer » cela demande en effet une sérieuse explicitation. Ce qu'il faut comprendre, c'est que lorsqu'on est parvenu à ce que ce soit la répétition qui jouisse de nous, et en nous, eh bien il n'y a tout simplement plus de Sujet qui vaille. L'automatisme de répétition, la pulsion de mort la plus aveugle qui soit, va alors s'emparer de nous, et nous laisser totalement hors du champ du langage. Le toxicomane qu'est-il d'autre si ce n'est un farouche anti-sujet ? Il est à ce titre un véritable combattant, un courageux combattant même. « Courageux », car se faire le lieu du jouir de la répétition, cela se fait dans les affres. Un toxicomane heureux cela n'existe pas. Se désubjectiver, si l'on y parvient par un usage compulsif tout d'abord de drogues, puis par un usage compulsif de la répétition elle-même, c'est-à-dire si l'on devient addict à la répétition pour se couper du verbe, cela se paye d'inimaginables souffrances. Tout simplement parce que s'il n'y a plus de sujet, il n'y a plus qu'un objet : l'objet du jouir de la répétition, voilà ce qu'est le véritable toxicomane. Ce n'est plus nous qui jouissons en répétant les jouissances, c'est la répétition qui se sert de nous pour sa seule et autistique jouissance. C'est cela la pulsion de mort, et rien d'autre. Autant vous le dire, la plupart des toxicomanes, lorsqu'ils partent réellement en croisade contre le verbe et le

langage, n'en reviennent pas. Ce qu'ils obtiennent en quittant le langage, ce n'est rien d'autre que la mort. Car quand un corps devient le simple véhicule du jour de la répétition autant vous dire qu'il ne tient pas longtemps. Il faut tout de même que vous ne vous fassiez pas une image fautive des choses, sinon vous allez vous dire qu'il s'agit d'une caricature de ce qu'il en est : de véritables toxicomanes comme tels, il y en a peu, très peu. Pour vous faire une image précise des choses songez que l'addiction la plus mortifère, là où le sujet va la plupart du temps réellement au bout de sa désobjectivation, en payant le prix fort, puisqu'il en meurt bien souvent, c'est dans l'anorexie mentale. Le produit est alors le « rien », tout simplement. L'anorexique se shoote au rien, elle ne mange pas rien, mais du rien. Je l'ai dit, peu importe le produit dans l'addiction, on peut se retrouver addict au jeu, ou aux sensations fortes, par exemple. Ce qui compte, c'est qu'il y ait répétition d'une jouissance, qui se transforme en jouissance de la seule répétition. La définition de la toxicomanie, répétons-le, est ainsi d'avoir opéré en soi le basculement de la répétition des jouissances à la jouissance de la répétition.

On a donc là un usage addictif de la répétition elle-même, comme *pharmakon*, comme remède, mais qui s'avère dans le même temps être un violent poison. Se sevrer du verbe est le but pour le toxicomane, qui ne veut à aucun prix se trouver n'être qu'un simple corps à la disposition du verbe. Un corps permettant au langage de se disséminer à travers lui, usant de lui comme d'un hôte à parasiter. Il ne veut pas des semblants, il veut un rapport immédiat au monde. Il refuse d'être le dupe du langage, et c'est précisément pour cela qu'il va se retrouver en errance. Car « le non-dupe erre », selon la célèbre sentence de Lacan. Les semblants, il faut savoir s'en servir et non pas les rejeter en bloc. Il n'y a finalement pas plus dupe que le non-dupe. Simplement parce qu'un rejet du langage, un rejet des semblants, correspond bien souvent, ni plus ni moins, et quoi qu'on en veuille, à la mort pure et simple de toute vitalité. L'hôte ne survit pas à la désertion du virus fondamental qu'est le verbe.

S'il l'on peut croire qu'il y a un possible *usage addictif de la répétition* en vue de se sevrer des semblants, en vue de quitter le monde des représentations, en vue de se désobjectiver, cela va néanmoins échouer, inexorablement. On ne peut empêcher la dissémination du verbe par un usage addictif de la répétition. C'est qu'avec les semblants, l'unique solution, c'est d'apprendre à s'en servir, et non pas de tenter, de manière bien trop radicale, de s'en débarrasser. Autrement dit, le verbe, pour s'en passer, il faut apprendre à s'en servir. Et n'est-ce pas l'artiste, plus que tout autre, qui l'aura instinctivement compris ?

## La farouche volonté de l'artiste : la subversion de la subjectivation

L'artiste qui est-il si ce n'est celui qui lui aussi, au même titre que le sujet toxicomane, refuse le monde des semblants que lui impose le langage de la cité, les maîtres mots de la tribu ? Ce qu'il ne supporte pas, c'est de ne pas être à l'origine, à la source de la langue qu'il parle. On lui impose un langage, une langue, et la vision du monde qui inéluctablement va avec. Cela ne lui sied guère. L'artiste, s'il se sent, tout autant que le futur toxicomane, totalement contaminé par le verbe, va néanmoins opter pour une stratégie tout à fait différente pour s'en extraire. Il va faire preuve d'une volonté farouche, presque folle. Disons-le d'emblée, il va tenter, ni plus ni moins, *une subversion de la subjectivation*. Expliquons-nous. Puisque le sujet n'est qu'une représentation, qu'il n'a pas d'être comme tel, qu'il n'est pas même une substance, qu'il n'est que ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, eh bien l'artiste va faire un choix. Il va choisir, tout bonnement, de remodeler la langue. Puisqu'il n'est, en tant que sujet, qu'une simple représentation, eh bien il va au moins se mettre en devoir de choisir lui-même cette représentation. Non plus la subir mais la construire. Il va, autrement dit, non seulement se faire un nom, mais bien plus, il va faire une langue à sa main, ni plus ni moins. Il est même prêt pour cela à ne plus être audible par les membres de sa communauté. Il est tout à fait capable de s'adresser dans sa langue à un hypothétique futur. Ne supportant pas qu'on lui ait imposé jusqu'à son prénom, il va tout faire pour s'engendrer lui-même, pour se donner sa propre nomination. Il va se créer sa propre langue, quitte à ce qu'il soit le seul, dans les siècles des siècles, à être capable de la parler. C'est là la folle et farouche volonté de l'artiste. Comme le disait René Char, « ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience », eh bien l'artiste sera lui-même ce trouble apporté au monde. Sa vérité fera trou dans le savoir, réorganisant toute l'encyclopédie, rien de moins.

Nous pouvons citer deux artistes majeurs, qui ont clairement procédé ainsi, de manière totalement consciente : un écrivain et un poète. Joyce et Artaud. Telles sont en effet leurs suppliques, qui résument si bien le projet de l'artiste véritable :

Joyce d'abord, dans *Le portrait de l'artiste en jeune homme* :

Le langage que nous parlons lui appartient avant de m'appartenir. [...] Son idiome, si familier et si étranger à la fois, sera toujours pour moi un langage acquis. Je n'ai ni façonné ni accepté ces mots. Ma voix les tient aux abois. Mon âme s'exaspère à l'ombre de son langage<sup>1</sup>

Puis Artaud, dans *Le théâtre et son double* :

De ce nouveau langage la grammaire est encore à trouver. Le geste en est la matière et la tête... Il refait poétiquement le trajet qui a abouti à la création du langage... Il remet à jour les rapports inclus et fixés dans les stratifications de la syllabe humaine, et que celles-ci en se refermant sur eux a tués<sup>2</sup>.

Artaud, comme Joyce, vont ainsi tenter, en artistes, de remédier au parasitage induit par le langage. Ils vont inventer comme une nouvelle grammaire. Ils ne cherchent pas, comme le toxicomane, à se débarrasser du symbolique comme tel. Ils veulent juste le remodeler, le réaménager, se le réapproprier pour eux seuls. Ils veulent inventer leur propre langue, ni plus ni moins. Il ne s'agit pas de se passer du verbe en se coupant du monde, comme de soi-même, mais d'apprendre à s'en servir de manière à se singulariser le plus possible. Il s'agit, au fond, de se fabriquer une nouvelle langue au sein du langage. L'artiste ne refuse donc pas la structure, le langage, il en a même, plus que tout autre, un profond besoin. Il veut juste pouvoir user du jeu permis par la structure pour créer, pour inventer. Il veut se *réinventer*, redisons-le, en se faisant un nom.

Le toxicomane, à l'inverse de l'artiste, qui a besoin de la reconnaissance de ses pairs, est totalement autiste : son seul partenaire est sa jouissance. Une jouissance opaque d'exclure totalement le sens. L'artiste aussi est un être qui a choisi de rejeter tout ce qui lui est initialement imposé, mais lui, au lieu de se couper du monde, va y devenir quelqu'un. Il ne subit plus la langue commune, il s'invente une langue propre. Cette langue, précisons-le pour éviter les malentendus, pourra être littérature ou poésie, mathématique ou philosophie, langue picturale ou musicale, ou que sais-je encore. Mais dans tous les cas, ce sera aux autres d'apprendre à parler cette nouvelle langue. Si philosopher « c'est apprendre à parler sa langue », eh bien, être artiste, c'est faire un pas de plus : c'est faire en sorte d'imposer aux autres cette langue que l'on aura fait sienne.

---

<sup>1</sup> Voir Joyce, James, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, Paris, Folio classique, 1992, p.279.

<sup>2</sup> Voir Artaud, Antonin, *Œuvres complètes, Tome IV, Le théâtre et son double*, « Deuxième lettre sur le langage », Paris, Gallimard, 1978, p.106.



Joyce, par exemple, va ainsi retourner la langue contre elle-même. Il tourne le latin contre lui-même, rejette toute la culture de son temps, dénonce les semblants et les préjugés de tous les discours courants. À cet effet, il retravaille la langue jusqu'à parvenir à s'en forger une à sa main. Il crée du nouveau. Il tente de devenir « le seul esprit individuel de son temps ». Le toxicomane, lui, s'il veut lui aussi être singulier et vivre hors norme, hors langage, ne cherche absolument pas à venir réinvestir le monde de la culture et des représentations. Réinventer à nouveaux frais une langue qui serait sienne, le singularisant de manière absolue, est le dernier de ses soucis. Le toxicomane veut rejeter jusqu'à sa propre nomination ; l'artiste véritable veut la même chose, mais il choisit, lui, de se renommer lui-même. Il cherche lui aussi à envoyer balader les diktats du monde langagier. Néanmoins, sa démarche, même si elle s'origine de la même source, est tout autre. Il y a dans les deux cas un profond rejet de l'ordre du monde, mais leurs démarches aboutissent *in fine* à deux résultats strictement inverses.

Le toxicomane est dans la destruction. Il quitte certes un monde d'illusions, mais pour rejoindre un univers totalement stérile, un monde où n'existe plus que le désert du réel. Le réel qu'est-ce d'autre, en effet, si ce n'est un monde sans parole où règne en maître le vide ? Devenu totalement aphone, il ne reste au sujet toxicomane que sa jouissance vide, résolument close sur elle-même, autistique et insensée comme telle. C'est la mort de l'organisme qui devient le seul horizon pour un tel sujet, avec la compulsion à la répétition. Une fois le corps prisonnier du jouir de la répétition, il n'est plus même de sujet qui vaille. Le toxicomane réussit certes à se couper du monde, mais il échoue néanmoins, ne parvenant plus même à vivre.

L'artiste rejette lui aussi le monde, au sein duquel il a été projeté bien malgré lui, mais plutôt que de s'en couper radicalement, il tente de le remanier, de recréer celui-ci à son goût. Il veut s'y faire un nom et il use à cet effet, non de la répétition, mais directement du signifiant. Il s'agit pour lui de redonner un sens nouveau, encore totalement inouï, au monde. Si le toxicomane veut détruire le monde de la culture et du symbolique, l'artiste veut parvenir à déformer ce dernier en y laissant sa plus profonde empreinte. Nous l'avons dit, que fait l'artiste véritable, au fond, si ce n'est de réinventer une langue au sein même du langage ? Aussi l'artiste va se trouver être un corps parfait pour la dissémination du verbe. Car si l'on revient à notre idée initiale, à notre thèse qui consiste à penser le symbolique comme entité autonome, ne désirant qu'une chose, pouvoir se disséminer, eh bien il va de soi que l'artiste ne s'y opposera nullement. Il fera même en sorte qu'à travers ses créations, un nouvel arrangement, une nouvelle combinatoire, se fasse jour, mais toujours en restant Sujet de la structure. L'artiste se sert du verbe, mais il le sert

tout aussi bien, contribuant tout à fait à sa diffusion, étendant même son empire en ajoutant des vérités aux savoirs passés. L'artiste aide à la dissémination du verbe, il aide même à l'accroissement du savoir, il ajoute des pierres à l'édifice en étant à la source de nouvelles combinaisons au sein de la structure.

Le fonctionnement « machinique » du toxicomane, totalement hors signifiants, le rend quant à lui strictement incapable de productions artistiques. Il se prive de la matérialité du signifiant, et ne peut alors plus édifier quoi que ce soit dans un registre artistique ou culturel. Il fait ainsi barrage à la dissémination du verbe. Il le paye néanmoins de sa personne. Il succombe la plupart du temps à ce farouche refus de tout langage.

Aussi, si un grand nombre d'artistes, et pas des moindres, nous paraissent toxicomanes, ce n'est qu'une impression. Un créateur est tout sauf un corps qui fonctionnerait en dehors du verbe. Il lui est strictement impossible, en effet, de compulser à vide, de jouir de la répétition et de laisser la répétition jouir en lui.

La compulsion à la répétition rend aphone. Ne confondons pas le sujet toxicomane avec le sujet artiste élaborant une œuvre ou un discours à partir d'usage de toxiques. Une œuvre sur la drogue n'est pas œuvre du sujet-drogué. L'artiste, fût-il un génie, ne compose pas lorsqu'il est véritablement sujet-toxicomane. Il crée dans les intervalles, lorsqu'il parvient à tamponner la compulsion et à redevenir sujet-artiste. La création ne se fait que par-delà l'addiction. Le sujet artiste, s'il use de drogues, et il le fait souvent, n'est jamais un sujet-toxicomane. Les deux positions s'excluent mutuellement : on est ou bien artiste ou bien toxicomane. Le poète perçu comme nécessairement « maudit et toxicomane », reste une vision romantique. Le « bien dire » propre aux créateurs nécessite toujours, en effet, une mise à distance de la répétition et n'est donc pas possible au sein d'une économie subjective purement toxicomanaïque.

L'artiste, et ce sera notre conclusion, réussit donc là où le sujet toxicomane échoue. Seul l'artiste véritable parvient à *subvertir la subjectivation*. Il parvient, en effet, à laisser le verbe se disséminer à travers lui, tout en laissant sa singulière trace au sein même du langage en inventant une langue jusqu'alors inouïe.

Merci pour votre écoute attentive.

[www.nicolasfloury.fr](http://www.nicolasfloury.fr)